





# Les Forteresses de l'oubli



Serge Moncomble

# Les Forteresses de l'oubli

Préface de Michel Besnier

le murmure

## Les Forteresses de l'oubli

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-915099-67-6

© le murmure, 2013

## PRÉFACE

**A** lors que tant de livres sont présentés de manière identifiée, voire calibrée, Serge Moncomble écrit *Les Forteresses de l'oubli*, éminemment fidèle à l'esthétique romantique refusant la séparation des genres au nom de la complexité de la vie. Ce n'est pas seulement par ce refus que Serge Moncomble est romantique, c'est aussi par une forme de sensibilité. Il y a belle lurette, heureusement, que l'on ne parle plus de « nouveaux romantiques ». Mais, hors de toute école et de toute mode, peut survenir un météorite méritant l'adjectif.

Ce livre mêle le poème, le récit, l'imprécation, la prose poétique, passe de la phrase nominale à la phrase-fleuve, de l'économie de mots à l'élan lyrique. D'autres écrivains ont ainsi dans le même livre changé de genre et de mètre. Parfois avec une préoccupation expérimentale ou le souci de prouver une virtuosité multiforme. Ici, rien de formel, rien de gratuit. La diversité des écritures répond au projet même du livre, à la personnalité de Joseph Dardanel qui se cherche, cherche sa forme, sa justification. Son père, enfant abandonné, fut placé par l'Assistance publique dans le Morvan. Ou plutôt déplacé. N'est-il pas né à Drancy, ville tristement célèbre pour d'autres déportations ? Cet abandon, cette ignorance des origines, cette illégitimité initiale ont empoisonné la vie de Joseph Dardanel, voyageur sur la terre, exilé de sa propre vie. Ses années d'internat ont été vécues sous le signe de l'abandon, malédiction qui pèse sur

la famille et impose une grille d'interprétation. Les Forteresses de l'oubli nous font entrer dans d'autres forteresses, asiles, pensionnats, hôpitaux, où l'on accueille de pauvres hères pour en protéger la société plus que pour les protéger d'eux-mêmes. Murs, dortoirs, couloirs, médecins, prêtres, maîtres, gardiens... Le monde est bien fait.

Un autre événement a fêlé l'existence de Joseph Dardanel, la mort à la naissance d'un frère aîné, victime du forceps d'un médecin-boucher. « Comment mériter de survivre, là où l'autre avait échoué ? » Et le livre s'achève sur les retrouvailles sa fille dont on apprend l'existence à la dernière page. Encore une ellipse ou éclipse.

Serge Moncomble n'écrit pas, loin s'en faut, comme Marguerite Audoux. Pourtant, je sens une parenté entre Les Forteresses de l'oubli et Marie-Claire. Par la sympathie profonde, vraie, avec les pauvres gens. Pauvres au sens économique du terme, mais autrement démunis, pauvres en mémoire, pauvres en mots, pauvres en récits qui les justifieraient. Peut-être plus grave encore que la misère ou la maladie génétique, la lacune historique se transmet chez ces êtres qui ne peuvent rassembler des vies en lambeaux, la leur et celle de leurs ascendants. Gens sans arbres généalogiques bien dessinés, bien encadrés, sans portraits d'ancêtres, sans biographies, sans nécrologies. Les autres, les gens installés et disposant d'un pouvoir, reçoivent dans le livre des volées de révolte et de mépris. Ainsi que l'époque où ils vivent, hypocrite et frelatée. Mais Serge Moncomble écrit aussi des pages de douceur, pour évoquer le paradis perdu du Morvan, ses bois, ses eaux, ses fougères...



Ni récit d'une vie, et pour cause, ni analyse clinique d'un mal-  
être, ce livre approche de la plus belle manière un problème  
majeur, celui de la transmission ou de la non-transmission  
d'une histoire entre générations. Il inverse la formule « les  
gens heureux n'ont pas d'histoire » pour faire ressentir cette  
autre vérité: « les gens sans histoire sont malheureux ». Il a  
le grand mérite de donner une forme littéraire à cette douleur,  
avec lyrisme, rage et tendresse.

Michel Besnier



Fonctionnaires apeurés de la liberté  
nous vivons dans le confort.  
Fonctionnaires au front lissé du déni  
nous vivons dans le confort et l'illusion.  
D'un bonheur qui demain  
viendra ficeler  
de quelque dentelle immaculée  
notre nudité  
de nouveau-né.  
Hors la Loi nous vivons  
dans un monde de dénégation.  
Hors la Loi que personne  
ne poursuit plus  
d'avoir banni la mort  
hors le monde.  
De la naissance à la mort  
nous avons à disposition  
de multiples occasions  
de mourir.  
Nous devons sans tarder  
nous préparer à vivre.  
De la naissance à la mort  
d'expérience en expérience  
il s'avère incertain  
de n'avoir jamais la chance  
de répéter un acte  
pour la première fois.  
Il nous faudra sans tarder  
nous préparer à mourir.



## CHAPITRE I

Joseph Dardanel s'en revenait de loin.



En déroute il s'était empiégé dans le monde.

Parmi les bas-fonds d'une contrée rouée d'un vent fou qui tourne plus sûrement que les girouettes, là où bien trop souvent, par la magie d'une inadvertance commune, la parole avancée se disperse dans les bourrasques en moins de temps qu'il n'en faut pour la dégorger, là où depuis belle lurette, en dépit des annonces affichées dans la complaisance des panneaux publicitaires accrochés au hasard des rues et carrefours, hébétés d'horreur, étourdis de douleur les coqs se sont envolés des clochers.

Croyant s'en était allé. Enfui de sa vie.

Comme d'autres en d'autres temps s'étaient éloignés dans les Croisades.

Cherchant sous leurs pas égarés ce que l'enfance n'avait su leur offrir.

Cherchant désespérément dans le vide du monde le regard reconnaissant de parrains d'emprunt.

N'y découvrant jamais que les reflets ébréchés de miroirs piqués.

Échoué. Pétrifié. Derrière la brutale épaisseur de citadelles bardées d'intolérance d'où ne rayonnent délicatesse ni grâce. Où virevoltent en tous sens des multitudes de fantômes. Claquemurés qui s'en remettent dans leur reddition à d'autres

revenants. Essaims d'apparence bourdonnante au sein desquels servilité obséquieuse, suspicion et délation de bon aloi, calomnie sans cérémonie, vanités fardées d'un humanisme de parure s'alignent scrupuleusement par un tour de passe-passe vertueux dans les rangs naturels de la probité morale.

Des nuées d'éphémères qui suivent dans leur claustration des hordes de consignes rigidifiées à l'infini.

Dans l'inépuisable supplique d'en dissimuler les fondations en putréfaction.

Dans un incessant mensonge à soi-même, aux autres, que tout un chacun relaie. Instaure. Arrime au port de sa couardise.

Niant ce qui du profond du cœur serait certifié véritable et sincère.

Préférant délaissier des paradis intérieurs au profit de palais d'artifice où tout souffle de vie s'évanouit sous un feu rasant d'apparat.

Dans de vains simulacres nourris de contradiction, de déséquilibre, demeurer englués en un conflit impalpable.

Même au pire de sa lucidité nul ne s'exposerait à s'en détourner. Rien de bien surprenant.

Un fait commun. Anorexie de l'âme.

Plutôt sous des orages de terreur bienveillante taire le chaos. Tel un pelleteur de gravats encombrants, évacuer au plus loin de soi toute indigence de veulerie fondamentale, s'y retrouvant de toute part catéchisé par tous moyens mis à disposition.

Surtout ne pas capituler sous la mitraille d'une improbable rigueur morale. Considérée de même manière qu'une monstruosité affamée. Perpétrée par des parricides affranchis du plus insignifiant soupçon de scrupule.



Joseph Dardanel s'en retournait dans les terres réchauffées du sang de ses ancêtres. Après avoir parcouru délité les dédales du monde. Gorgés du sang froid de la terre.

Dans le lointain de son regard il espérait le fidèle clocher de Beauregard. Son village natal blotti au pied du Morvan.

Morvan, colosse de granit gris. Les veines irriguées de ruisseaux, de rivières aux flots impétueux. Aux colères réservées. Le crâne ébouriffé, le regard bleuté de sombres forêts qui se dressent fièrement. Veillent jalousement sur les esprits enracinés dans les profondeurs des crevasses aux sources magiques, jaillissant parmi la fraîcheur des frondaisons, parmi les éclaircies des clairières sacrées, parmi les plis des prairies et vallées battues par les vents. Protégées par les brouillards dans le froid de l'hiver.

Morvan, terre d'arène orangée. Ridée par le temps. Illuminée par la dorure des genêts dans le soleil écrasant de l'été.

Passant le pont de La Charité-sur-Loire, Joseph contemple l'église abbatiale Sainte-Croix-Notre-Dame qui, dans cette terre d'origine, avait porté de tout temps le bien-aimé nom de fille aînée de Cluny. De même que son pays mille fois assiégé depuis la guerre de Cent Ans avait porté de tout temps le bien-aimé nom de fille aînée de l'Église.

Cette terre d'asile de La Charité où bouillonne derrière les murs ombrageux de l'hôpital psychiatrique le sang amer des internés.

Derrière les hauts murs de l'hôpital qui de tout temps se moque de la charité.

Derrière les murs infranchissables de la folie. Là où se terre la vérité du monde. Assoiffée du sang des hommes.

Folie des hommes où la haine de l'autre le dispute à la haine de soi.

Certitudes de la haine qui mènent, hors le monde de l'autre, au bannissement de soi.

Joseph Dardanel pédalait sur son antique bicyclette, sillonnait les routes buissonnières qui bientôt le conduiraient parmi les siens depuis trop longtemps déjà quittés. Jouissait de la fraîcheur vivifiante de ce matin printanier.

Soudain, contraint par un bien involontaire frémissement, un trou noir s'en vient à la croisée des chemins. Entraînant dans sa chute Joseph.

Encore récemment bienheureux bicycliste, il lève les yeux aux cieux assombris. En quête d'un vain réconfort.

Consterné, désemparé, dans l'oubli et l'abandon de tous Joseph gisait au fond de son abîme. Se mourait du froid de sa solitude.

Recroquevillé il s'enlace la tête des mains. Toutes deux navrées de leur condition nouvelle. Comme une victime qui supplie son tortionnaire de le supplicier plutôt que de l'ignorer dans la distance de son mépris, Joseph se surprend à songer au corps à corps du front meurtrier.

Des années déjà que nous révisions vos manuels de deuil.  
Des années endeuillées d'un deuil à venir. Des années furtives à courtiser le silence.

L'impossible silence l'impossible solitude du poilu de la guerre qui s'évade de sa tranchée puis affronte abasourdi la première ligne des soldats ennemis. Enivré de sang Exténué d'une douleur distillée aux alambics de l'absurde.

Des soldats de la vie éperdus de solitude qui dans un ultime étranglement en appellent à leur maman.

En l'absence du dieu déserteur.

Surgissent alors du milieu de l'enfer de malhabiles traces de craie blanche qui grincent et rayent rageusement le tableau noir de l'enfance endormie.

Des morts vivants figés dans les pages déjà jaunies de l'État-Civil.



## CHAPITRE II

À la manière d'une comptine qui, par une claire nuit d'été, viendrait discrètement frapper aux persiennes assoupies de ses tempes assiégées parvinrent à Joseph Dardanel des bribes mélancoliques d'une poésie d'un autre temps.



Une poésie dont Joseph tire les mots par les oreilles. Comme le ferait une mère à son petit garçon aux joues rougissantes, aux doigts empourprés de confiture aux framboises et groseilles. Dénichée dans le haut du vaisselier en merisier. Parmi les reflets odorants de la cuisine nourricière.

Un petit garçon aux joues rondes et bavardes qui arpente les chemins de traverse en compagnie de son ami le soleil.

S'en allant cueillir dans les fossés parfumés de l'enfance des bouquets de violettes qu'il offrirait à sa maman.

La parole d'amour est fille d'une fine pluie d'été. Dans une ronde enfantine elle entraîne et rafraîchit la poussière légère assoupie au creux des chemins endoloris.

'À la ronde tout le monde.'

La parole d'amour est fille d'orage. Elle tournoie et amasse dans le lointain de lourds tourbillons qui embrasent les taillis endormis.

'À la ronde tout le monde  
Les grands et les petits.'

La parole d'amour se prélassa au soleil puis s'étire et s'insinue sous les hautes futaies qui se rejoignent et s'enlacent en lyre. Transformant le canal aux lueurs dorées en un long tunnel ombragé.

Alors, dans la grâce d'un tourbillon de feuilles et de fleurs de tilleul portées par les vents, viennent tambouriner les éclairs d'un passé lointain que Joseph ne sait tout d'abord identifier.

À l'orée d'une mémoire enrouée, les joues silencieuses creusées des larmes de l'indifférence, il s'élance à l'assaut des forteresses de l'oubli.

Dévisage les vieilles années.

Tel un vol d'étourneaux égaré dans les vieilles vignes, il y grappille les miettes éparses d'un temps enseveli.

Par les bons soins de sa mère Élise, austère femme à la robe bleu pervenche constellée de fleurs blanches, la petite fille Denise avait reçu pour tout héritage connaissance naturelle de la pureté originelle, du velouté des fleurs, du ciselé et de la texture délicate des feuilles des forêts et vergers. Un savoir inné des herbes domestiques et sylvestres. Ainsi que de l'amitié envoûtante des arbres qui peuplaient les farouches contrées de son Morvan des brouillards.

Rudes terres enclavées aux vents mordants qui cinglaient, égratignaient ses jambes dénudées.



Une petite fille dont les galoches guidaient les pas vers l'école obligée.

Son Morvan des origines où les oiseaux sauvages même lui acheminaient dans la régularité et la certitude apaisantes des augures de subtils signes de reconnaissance. Par elle seule décelables.

Avec une manière qui n'appartenait qu'à elle seule d'entrouvrir les yeux d'une fleur, d'y contempler dans l'ourlet des pétales le sourire amusé de sa mère, puis de les porter délicatement mi-clos à la naissance de ses narines, d'y savourer avec gourmandise anticipée l'ampleur du bonheur cueilli.

Un bonheur d'un rien.

Le bonheur d'une vie parfumée aux senteurs des choses simples de la vie.

Puis vint un jour où la petite fille Denise aux longs cheveux bruns, en tous points semblables aux longs cheveux bruns remontés en un élégant chignon de sa mère Élise, détourna espiègle son chemin de l'école désobligeante.

Son bonheur et son sourire en contaient bien plus long sur la nature des fleurs, des plantes, des arbres, leur composition, leurs vertus, leurs fragrances, leurs couleurs que toutes les bibliothèques humaines.



## CHAPITRE III

Bien plus long que toutes les  
institutions des hommes.  
La bouche emplie d'un savoir mortifère.



Des annexes du pouvoir où défilent les petits marquis du savoir. Poudrés de leur suffisance. Exhumant leur parole desséchée.

À la manière de ces péripatéticiennes aperçues dans les brumes du port d'Anvers y exhibant leurs charmes congelés au vertige des hommes.

Des putains aux amarres rompues. Les hanches alourdis par le temps qui passe, les seins élimés, le ventre rongé par les incessantes déferlantes de clients dépourvus de toute complaisance. Dans la pauvreté de leur imagination.

Des putains dont le vague à l'âme houleux tanguent sur des pavés incertains. Des parcelles de trottoirs engluées dans le vomis des hommes en dérouté pour tout horizon.

À la manière d'un navire en perdition, les flancs rongés par la rouille, qui vidangerait en haute mer jusqu'au tréfonds de ses soutes empoisonnées, un bouillon de culture tiédi à la surface duquel viendraient éclore les yeux globuleux d'une puissance dérisoire.

La parole officielle semble aussi aimable qu'un crotale qui agite ses crécelles. Aussi chaleureuse qu'un défilé militaire sur la Place Rouge aux beaux temps du Totalitarisme Triomphant.

Condescendants et suffisants, les bureaucrates assermentés de la connaissance piétinent désinvoltés le savoir à l'unisson des bureaucrates assermentés de l'âme qui foulent l'idée même de Dieu. L'obscurité de leurs cages informatisées tenant lieu de confessionnal.

Prétendant détenir le savoir ils se distraient de leur absence à la vie en prétendant le transmettre.

Empêtrés de l'enfance qui ne se sont jamais aventurés au-delà des grilles de l'école, aux quatre vents ils dispersent le savoir plus qu'ils ne le dispensent.

Soucieux d'expliquer et de juger plus que de comprendre.

Un monologue.

Parole asséchée qui entretient avec la langue maternelle le même lien de parenté que le pas de l'oie avec le tango.

Le vomi et la parole des hommes qui de nuit rejettent par dessus bord jusqu'au tréfonds de leur propre identité.

Les ultimes traces des hommes qui de jour rejoignent et enflent la cohorte des petits laquais du pouvoir. Saupoudrés de leur insignifiance.

La cohorte de ceux qui parlent et ne disent rien. En l'absence de leur propre parole.

Des hommes qui travaillent. Grisés d'ennui. Un orage de papier mâché en guise de visage.